

Avant propos

A la sortie de la petite auberge où je venais d'ingurgiter rapidement le traditionnel "steack-frites" du voyageur que la patronne avait bien voulu me servir avec le sourire, bien que je fusse en retard sur l'horaire normal, je m'apprêtais à rejoindre mon véhicule dont j'avais eu l'heureuse précaution de garer à l'ombre des grands platanes de fond de la placette. Pour cela, il me fallait traverser à la rage d'un soleil brûlant. Ce que je fis sans plus hésiter. Hélas ! Ce sacré soleil avait réussi, peu à peu, à atteindre l'arrière de ma voiture, si bien qu'il devait y avoir un bon moment que celle-ci se chauffait la coupe. Je m'en aperçus sitôt ouvert la portière : il me vint alors sur le nez un souffle chaud, guère accueillant pour un homme qui ne souhaitait mieux qu'un brin de fraîcheur. Aussi, après avoir rejeté veste et cravate sur les coussins arrière, je me hâtai d'abaisser entièrement toutes les vitres, de mettre en marche et rouler rapidement pour vite sortir du village surchauffé. Mon idée était de rechercher la relative fraîcheur du moindre courant d'air. Mais en vain ! L'air était tiède... Désagréablement tiède !

Pour moi, alors, et pour mon travail de voyageur de commerce, l'heure était creuse. Pas question d'aller déranger et, cela sans nul doute, indisposer un de mes clients à l'heure sacrée de la sieste. A moi de trouver un endroit tranquille, ombragé, où je pourrais passer une bonne heure de pause, à l'abri des regards, pour y piquer, peut-être, moi aussi, un petit roupillon...

Après avoir roulé un moment, par-là, à l'écart de la route, un bosquet ombragé semblait m'inviter à ce repos

presque indispensable. Je quittai la chaussée pour, cahin-caha, m'acheminer vers ce lieu qui me parut paradisiaque par rapport à la chaleur ambiante. Je m'arrêtai enfin entre deux ormes dont les branchages s'enchevêtraient au-dessus de la clairière bienvenue. Je me mis à l'aise en reculant mon siège pour allonger mes jambes. Je m'étirai de bonheur en pensant que j'avais trouvé là l'endroit idéal pour une petite sieste.

D'où j'étais, j'avais une vue superbe sur un joli petit village niché au pied d'une colline. Il devait bien être, à vol d'oiseau, à deux kilomètres de là, car aucun de ses bruits familiers ne me parvenait. Rien ! Point d'abolements d'un de ses chiens... Point de cocoricos de l'un de ses coqs... Rien ! Ses maisons semblaient dormir, elles aussi, écrasées sous les rayons de feu de ce soleil de septembre... Pourtant, au sein de cette si belle nature, comme les gens de ce pays devaient vivre heureux ! Etendu à mon aise dans ma voiture, c'était peut-être ce bien-être qui me donnait toutes ces idées empreintes de poésie ? Qui sait ?... Toujours est-il que vint l'instant où mes yeux eurent quelque peine à rester ouverts devant ce si beau paysage... Et pourtant...

Ah ! Pour être un beau village... C'est véritablement un beau village ! Les maisonnettes de son hameau le plus élevé semblent collées sur un des flancs des deux collines qui lui font abri : des montagnettes rocailleuses et boisées entre lesquelles, au printemps, le soleil levant vient se glisser, avant de s'élever lentement pour venir darder ses premiers rayons sur cette campagne méridionale.

Sa campagne : une costière où les cailloux s'ensoleillent assez pour faire mûrir comme il se doit les raisins les plus dorés de la contrée... Lorsqu'ils ne sont pas entassés autour de ses clos ou recoins de vigne, en "camelles" buissonneuses, abri idéal pour laisser se multiplier toute l'année, tout un monde de petits culs-blancs aussi furtifs que malicieux. D'ici de-là, des petites surfaces en jachère étendent leurs espaces épineux, souvent bordés par

quelques amandiers peut-être centenaires – en tout cas dont personne ne connaît l'âge ! – mais dont, chaque février, les fleurettes si fragiles viennent enneiger la campagne, comme pour avoir la primeur d'annoncer un printemps pourtant encore assez loin.

Par-ci, par-là, quelques masets sont éparpillés, pour la plupart, aujourd'hui, à moitié ruinés, vieux refuges des vigneronns de l'ancien temps où les chevaux partageaient le travail de l'homme. Nombreuses sont les rangées de cerisiers qui eux, attendent toujours l'avril pour fleurir majestueusement la costière en un paysage véritablement féérique, à désespérer le plus talentueux des peintres barbouilleurs du dimanche.

Au midi, aussitôt quitté la costière pierreuse pour un semblant de plaine, ce sont les terres ensemencées qui verdoient, séparées entre elles par des talus herbeux ou des fossés profonds. Plus tard dans l'année, les chaumes d'automne, puis, les terres labourées d'hiver, abriteront le lièvre aux longues pattes dans son gîte.

Plus loin, plus bas, passé le grand ruisseau et son babil d'eau claire, bordé de saules et de mûriers aussi vieux les uns que les autres, s'étend le vaste marais où la moindre des brises fait ondoyer les plumets de tous ses roseaux. Par là, c'est le tamaris qui borde cette immensité verte sillonnée de roubines fréquentées par les moissonneurs de roseaux, les pêcheurs et les chasseurs. Voies d'eau où, si vous aviez l'occasion de vous y embarquer sur un simple batelet à fond plat et de vous faire un passage parmi les roseaux à coup de faucille et de gaffe, jusqu'à l'étang que l'on voit, assez loin là-bas, scintiller au soleil, vous pourriez alors connaître un monde que vous ne pouvez peut-être pas même imaginer : un monde mystérieux, peuplé d'oiseaux chantant, sifflant, cancanant autour de vous, mais aussi de poissons invisibles troublant une eau sournoise où peut se dissimuler le plus traître des surgeons et sables mouvants. Espace envoûtant, mais aussi un peu angoissant.

Maintenant, si vous le voulez, retournons au village pour en découvrir ses ruelles, ses maisons qui semblent s'être réunies autour de son clocher où sa cloche, comme la plupart de ses pareilles, est sonnée à la volée pour les jours de fêtes et de joies ou tinte tristement ses heures de deuil. Sur sa petite place ombragée par quatre platanes et deux tilleuls, juste assez pour parfumer l'air de la belle saison, subsistent encore trois ou quatre bancs de pierre, érodés par les ans, où se réunissent les aînés du village à la retraite, qui, de bric et de broc, achèvent leur longue vie en remuant entre eux les souvenirs du "bon vieux temps".

Une fontaine qui laisse jaillir toute l'année son eau bienfaisante, semble trôner là, au beau milieu. L'été, dans son bassin arrondi où vient s'abreuver le troupeau de brebis avant de regagner sa bergerie, nage la bouteille de vin soigneusement bouchée, et aussi le melon mis à rafraîchir. Dans un coin de cette place, s'ouvre la seule buvette du village. Quelques tables de marbre reçoivent les mêmes habitués aux heures sacrées de l'apéritif. Tous les samedis, aussitôt sorti de son confessionnal, Monsieur le curé vient y faire sa manille en compagnie de Monsieur le maire, du maître d'école et... du premier venu, pourvu que celui-ci veuille bien compléter la quadrette. C'est ici aussi que se déroulent les traditionnelles veillées de chasseurs et de pêcheurs, avec tout ce qu'elles peuvent provoquer comme discussions épiques, récits enflammés assaisonnés comme il se doit de quelques tartarinades et pieux mensonges.

Voilà le portrait de ce lieu, petit village comme tant d'autres, où demeurent quantité de braves gens et aussi quelques sacripants, d'hommes et femmes honnêtes et aussi des maraudeurs, de bons chasseurs, d'excellents pêcheurs... et quelques braconniers, ceux aux idées blanches, ceux des idées rouges, – moitié-moitié, comme partout ! – ceux qu'un rien contente et d'autres qui ne sont jamais contents, autrement dit : les heureux et les râleurs... Mais, finalement, allez, peu de malheureux et

point de criminels. Bref, un pays qui, presque, vous ferait envie... un pays où l'on aimerait vivre !

C'est une gentille brise, un coup de vent du sud qui, en venant me caresser tendrement le visage, me tira de mon petit somme... Un instant, mes pensées errèrent encore entre le rêve et la réalité. C'est ainsi que de ce joli petit village niché dans le lointain en fond de panorama, est né dans mon esprit Saint Hubert la Costière comme il aurait pu être aussi bien Saint Hubert le Marais ! Il suffisait encore que ce fût un pays où les chasseurs et les pêcheurs seraient rois, où les exploits, comme les bredouilles, seraient nombreux, assez pour alimenter quantité de savoureuses veillées.

Maintenant, pour les incrédules, s'il leur prenait un jour l'envie d'en savoir davantage sur ce coin méridional, de le situer sur une carte géographique... A ceux-là, un bon conseil : qu'ils ne cherchent plus ! Il est si bien caché et à l'abri des petits curieux que je suis certain qu'ils ne le trouveraient pas. Puisqu'il est niché au cœur du pays de l'Imaginaire, un pays dont les abords sont extrêmement malaisés pour ceux qui ne peuvent pas ou qui ne savent pas rêver de temps en temps comme je le fais, en oubliant un tout petit peu les embûches et les soucis des pauvres humains que nous sommes.

Là-haut sur la colline

Il n'était pas encore huit heures et Henri avait déjà fait le tour de la colline. Avec assez de chance, certes, puisqu'il avait deux perdreaux dans son sac. Le groupe s'était levé, soudain, surpris par l'irruption silencieuse du chasseur, dès que, quittant le chemin, il avait mis le pied sur le sol de la garrigue. Son premier coup de fusil avait été heureux, car il avait descendu un jeune déjà assez gros. Il pouvait dire que cela commençait bien, et il ne lui en fallait pas davantage pour lui donner le courage d'aller plus loin. Les autres perdreaux avaient eu la bonne idée de ne pas regagner aussitôt le vignoble, et il les avait retrouvés un peu plus loin. Les oiseaux s'étaient mis à couvert dans un endroit boisé, mais l'un d'entre eux était sorti en pépian. Il l'avait arrêté alors qu'il s'apprêtait à s'envoler. Au coup de fusil, toute la compagnie s'était envolée pour filer vers le bas, cette fois au milieu des vignes où il devait penser être à l'abri, d'autant plus que les vendanges n'avaient pas encore commencé.

Henri s'arrêta un moment pour sortir de son sac un morceau pour manger, et s'assit sur la murette de pierres sèches qui bordait une olivaie herbue et abandonnée depuis longtemps. De là, il dominait la garrigue, le village et son terroir. Oui, Saint Hubert était là, à ses pieds, niché tout au fond de la combe, avec ses maisons regroupées autour de son clocher, serrées les unes contre les autres pour l'éternité, loin du bruit de la grande ville, bercé seulement par le chant des perdreaux, le crissement des cigales et le souffle du mistral dans les grands pins centenaires.

Alors que, faisant preuve d'un solide appétit aiguisé sans doute l'air frais matinal, ainsi que par sa randonnée dans la pierraille, Henri achevait son repas, lui remonta soudain du plus profond de la mémoire, un souvenir réactivé par le paysage tranquille qui s'étendait devant ses yeux.

Là-bas, sur sa droite, le bosquet des *Peiriero* lui rappelait ce jour de vendange où, sur le coup de midi, alors que toute l'équipe des Cévenols dînait à l'ombre des chênes, il avait tué deux perdreaux du même coup de fusil. Il les entendait chanter depuis un moment dans la vigne. Leur chant cessait un instant, puis reprenait, un peu plus proche. Il était facile à comprendre que ces oiseaux s'approchaient d'eux. Soudain, le père, d'un coup d'œil, lui montra à trente mètres, le coin de jachère où poussait une herbe épaisse. Il lui souffla à l'oreille : « *Vois, regarde-les !* ». Notre Henri eut tôt fait de saisir son fusil et d'épauler... Il visa une petite tête qui pointait au-dessus de la cime des herbes.

Au coup de feu, le groupe s'envola dans un grand bruissement d'ailes, pendant que notre chasseur se précipitait vers l'endroit. Ce fut très heureusement surpris qu'il s'en revint en rapportant deux oiseaux aux belles plumes rouges. Cette histoire ne datait pas d'hier... puisqu'il devait, alors, n'avoir pas encore ses vingt ans !

Au pied de la costière, le vignoble s'étendait plus loin. En suivant le *Grand-Valat*, l'on parvenait dans le quartier de *Trauco-Luno*, où la tante d'Henri avait, dans le temps, un beau clos de *mourastèu*. C'était un peu pour cela que notre ami aimait bien venir chasser par-là, d'autant que c'était un joli coin pour les perdreaux, pour les cailles quand l'année était favorable, mais aussi pour les lièvres.

Il se souvenait du jour où, chassant sur un talus, son pied glissa sur l'herbe mouillée par la rosée du matin, ce qui le fit descendre tout droit jusqu'au fond du fossé où,

par chance, il atterrit justement sur le râble d'un lapin qui se tenait là, au gîte... Le pauvre n'eut pas le temps de se sauver... Le chasseur, lui, n'eut qu'à se baisser pour saisir par les oreilles un gibier qui ne lui avait pas donné beaucoup de peine.

Il eut beaucoup moins de chance la fois qu'avec son beau-frère, ils poursuivaient les alouettes avec la carabine de 14 mm dont son père lui avait fait présent pour le récompenser de sa réussite au certificat d'études. C'est qu'en ce temps-là, cela constituait un beau cadeau qui ravit notre futur chasseur qui tous les dimanches accompagnait son père et ses partenaires à travers la campagne, acquérant ainsi de bonne heure la passion de la chasse. D'ailleurs, et depuis, il conserve soigneusement ce petit outil qui lui servit longtemps, surtout pour chasser les merles et les tourdres à l'affût.

Ce jour-là, donc, ils s'amusaient après les alouettes, quand, du coin de l'éteule dont ils suivaient la lisière, bondit, oreilles dressées, un gros lièvre d'au moins huit livres. A vingt mètres, hélas ! la grenaille qu'il lui envoya ne fit qu'un petit nuage de poussière derrière la bête qui traversa devant eux toute l'étendue de l'éteule, pour disparaître sous le couvert de la vigne proche. Ils en restèrent sots comme la lune et en parlèrent tout le reste de la demi-journée.

Ainsi, d'un coin du terroir à l'autre, les yeux d'Henri se promenaient sur le paysage verdoyant et tranquille, s'arrêtant de temps en temps aux quelques endroits qui ranimaient ses souvenirs... Reprenant fusil et carnier, il se leva avec l'idée de descendre de l'autre côté de la colline. De là, plus de vue sur le vignoble, mais plutôt sur la combe de la garrigue, jusqu'à l'horizon que barre la montagnette. Sur sa gauche, la colline de Saint Pardon se dresse escarpée, avec ses rochers gris et surplombant le sentier qui mène à la *Font d'Aran*, fraîche et gazouillante.

En passant par-dessus ce petit chemin, il lui revint le souvenir d'un jour où, arpentant cet espace plein de thyms

et de genêts épineux, son chien lui attrapa un lièvre de cinq ou six livres, au gîte, près duquel il était passé sans le voir. C'est le cri de la bête qui lui fit tourner la tête pour voir l'animal qui se débattait pour essayer d'échapper au chien qui lui serrait la peau du râble entre ses solides mâchoires.

C'est pendant qu'il se remémorait l'évènement, que fusa à ses pieds, d'un talus plein de ronces, un beau et gros lapin qu'il tira au coup de bras... et manqua, au moment où le cul-blanc plongeait dans son trou pour s'y réfugier. Maintenant, il commençait à faire chaud... Bientôt, la garrigue allait être grillée par le soleil. Henri arrivait à la lisière du vallon au fond duquel, sous de grands platanes, murmurait agréablement la source... C'était là, dans le temps, les jours d'ouverture, le rendez-vous des chasseurs qui venaient là, prendre leur repas à l'ombre, près de la fontaine où ils mettaient à rafraîchir les bouteilles sorties du sac, et où les chiens étanchaient leur soif et se baignaient.

Notre chasseur rebroussa chemin pour terminer sa chasse, faisant lever encore quelques perdreaux, tous trop éloignés pour qu'ils puissent s'ajouter aux deux du matin. Et lorsqu'il reprit le sentier du village, onze heures sonnaient au vieux clocher.